



Médiathèque Valais St-Maurice

JEAN-PIERRE ROCHAT

Jeudi 16 novembre 2017

12h30 – 13h30

Jean-Pierre Rochat naît en 1953 à Bâle. La famille déménage à Bienna. Son père est horloger. Après une jeunesse insoumise et un bref passage en maison de correction à Vennes, au-dessus de Lausanne : « *j'étais tranquille, il y avait un domaine agricole là-bas, j'y passais mes journées* ». Il devient berger en Suisse allemande et dans le canton de Vaud : à l'alpage l'été et comme journalier en plaine l'hiver.

Depuis 1974, Jean-Pierre Rochat exploite un domaine à Vauffelin, dans le Jura bernois francophone, et élève des chevaux des Franches-Montagnes. Les dix premières années à Vauffelin, il n'écrit pas une ligne. Et puis il cherche et trouve le temps pour écrire : « *Je ne m'en sortirai pas sans l'écriture. Une journée sans écrire et je ne suis pas bien. Elle donne du relief à ma pratique de l'agriculture.* »

Dans le silence de l'aube toujours, entouré de livres, en piles, partout, il remplit des cahiers. Une langue rugueuse et sensuelle, prosaïque et poétique, beaucoup d'images qui se disent en divers genres : nouvelles, récits, carnets d'annotations, roman parmi lesquels :

Scènes de la vie agricole, nouvelles, (Éd. de la Louve, 1982) ; Berger sans étoiles, récit, (Éd. d'En Bas), 1984 ; Epilady, récit, (Canevas, 1990) ; Mon totem c'est la cheminée de l'usine d'incinération, théâtre, (Canevas, 1992) ; Hécatombe, nouvelles, (La Chambre d'échos, 1999) ; Sur du rouge vif, poèmes, (Éd. d'Autre Part, 1999) ; Sous les draps du lac, nouvelles, (La Chambre d'échos, 2001) ; Mon livre de chevet empoisonné, nouvelles, (La Chambre d'échos, 2006) ; L'écrivain suisse allemand, roman, (Éd. d'Autre Part, 2012) ; Journal amoureux d'un boucher de campagne, (La Chambre d'échos, 2014) ; Lapis-lazuli, roman, Éd. d'Autre Part, 2015 ; La Nuit de la nouvelle, La Chambre d'échos, 2016) ; Petite Brume, roman, (Éd. d'Autre Part, 2017).

Ainsi, aujourd'hui « *Les chevaux et la littérature, ce sont deux passions qui se mangent l'une l'autre.* » Et que reste-t-il du jeune berger de 17 ans idéaliste ? : « *Je me dis qu'il avait raison. La révolte est tombée. Il voulait changer l'Homme. Il a compris qu'il avait déjà assez de boulot avec lui-même. Reste la foi, intacte. Celle que j'éprouve dans les gestes quotidiens. Quand je traie les chèvres. Quand je déneige avec le cheval.* »

Berger sans étoiles (1994)

Rochat, dix-sept ans, décide de devenir berger ; c'est choisir une vie faite de rudesse et du bruit du vent : « *Je commence à vivre à quinze, dix-sept ans. C'est le moment. C'est toujours le moment de vivre. L'essentiel c'est que la vie ne m'échappe pas. Regarde un peu ce qu'ils font des grands espaces verts... Nous qui vivons de nos chevaux et surtout de nos vaches, nous reculons chaque jour d'un pas. Et chaque jour ces fils de putain en cravate et en bagnoles de sport avancent d'un pas. Et chacun le sait, chacun travaille pour soi, si tu peux vendre ton terrain pour t'acheter une voiture de sport, tu le fais, Judas !* »

« *Le soir je rentrais. Coucher de soleil dans le dos. J'espérais trouver quelqu'un assis sur le banc, devant la loge ou dans la cuisine. Personne ne m'attendait... Mélancolique, le soir. Plutôt mélancolique. Ascète. J'avais une petite table dans la chambre du haut. Pas de chaise. Assis sur le bord de la fenêtre, la table contre les genoux, éclairé par une lampe à pétrole, la flamme vacillante, une lampe piquée sur un chantier. Je lisais. Je me couchais sur la paille, dortoir-cage que nous*

avons fait avec un copain menuisier, il pouvait contenir jusqu'à dix personnes, favorisait les rencontres et les ébats nocturnes. J'avais un grand sac de couchage avec des dessins de boy-scouts dessus. Plus qu'une chambre, plus qu'un lit, il s'est imprégné de mes rêves, de mes fantasmes, de mes amours.»

De temps en temps vient se frotter à lui un autre berger, vieux briscard aux mœurs aussi rudes que la montagne, et quelques femmes aussi viennent briser ce célibat. : « *On m'avait dit : « Berger c'est pas un métier, c'est pour les dadais, en dessous de tous, ça vient après paysan, éboueur, porcher vacher, c'est un métier d'illettré, de saisonnier » ! Bon, et puis quoi ? Si ça ne vous plaît pas, que Dieu vous garde et qu'il me laisse tranquille !»*

L'écrivain suisse allemand (2012)

Récit d'une amitié improbable. Nous sommes dans les montagnes. C'est là que vient se cacher un Casanova des lettres, connu dans le monde entier. Il loue un bout de champ... : « *La toute première rencontre un samedi soir ou un dimanche soir, peu importe, un long gaillard qui vient d'en bas, monte le chemin caillouteux, bonjour monsieur. Il a une requête, on le sent, il est plus intéressé que seulement parler de la pluie et du beau temps. Il a un accent agréable et une élocution admirable. J'étais qui ? J'essaie de me souvenir, un jeune paysan et l'autre un jeune écrivain, les deux pétant de santé. Une caravane ? J'ai d'abord dit non. »*

Les deux hommes nouent une relation qui durera de longues années.

« *Si j'étais croyant -admettons que je le sois, ça m'arrangerait- je dirais, l'écrivain, un envoyé de Dieu pour m'ouvrir l'esprit. J'en avais grand besoin, mon cerveau tournait en rond, mon cerveau pris par les cinquante-trois hectares de pâturages boisés et les quinze de prés de l'exploitation de mes aïeux. Toute la journée je pensais chevaux-veaux-vaches-cochons. C'était bien mais putain il manquait quelque chose pour relever le goût du temps qui passe. Avec l'écrivain on se sentait vivre différemment, il était le révélateur de gestes coutumiers tombés dans l'inconscient depuis longtemps. »*

Elle s'interrompt une nuit : « *Une dame, c'était une dame, a frappé à ma porte...La dame, une belle personne - j'insisterai plus tard sur sa beauté, ici nous sommes dans l'urgence - visiblement peu encline à la jovialité : l'écrivain était mort. Et dans tes bras, ma princesse, quel veinard. Que doit-on faire ? Rien. La mort, c'est ne pas bouger, on ne reviendra jamais au même endroit...»*

Comme l'écrivain est en mal de nature : « *Les marches dans la montagne quand elle vous parle. Elle peut très bien vous parler, la montagne. La mystique de la montagne provient en grande partie de la fatigue. C'est souvent après de longues marches éreintantes, après d'interminables journées de travail, lorsque la pensée n'est plus tenue en laisse par un moi souverain, elle gambade, elle va gratter dans l'intemporel. On ramène ce qu'on a vu et on voit des oiseaux blancs, des anges, des ancêtres entrer dans la normalité d'une conversation, même des trucs pas encore vus, inventés pour l'occasion, on marchande une sorte d'éternité qu'on ne comprend plus le lendemain. En marchant on n'y pensait plus et d'un coup on tombe dessus, en blanc, le cadavre, adieu je t'abandonne à la nuit. Le vent soufflait ailleurs, je m'y attendais pas. »*

Le paysan est en manque d'écriture : « *J'étais un type heureux, c'est ce qui ne jouait pas pour devenir écrivain, pas assez tourmenté, je me posais et je m'endormais, pas d'insomnies créatives. »*

Lapis-lazuli (2015)

C'est l'histoire d'une passion fulgurante. Le narrateur, paysan de montagne et écrivain, est quitté par sa femme, après des décennies de vie commune. Au moment où il espère la reconquérir, Léa entre en scène. Le vieux paysan la regarde et il tombe amoureux de la jeune assistante agricole aux «yeux azur, comme les pierres précieuses». Débute ainsi une relation inattendue, avec ses enthousiasmes et ses difficultés.

« *Ca doit être très difficile de voir une limite à ses rêves, je suis rentré sans attente dans ce nouvel amour et je l'admire au passage. »*

Il n'est pourtant pas détourné de sa vocation paysanne et d'écriture. Il empoigne la langue, défenseur du métier : « *Demain le paysan : il me fatigue ce type qui doit toujours bosser. Le travail n'est jamais achevé, c'est vrai ça, soutenez les paysans, ce sont des bosseurs increvables, pour un salaire de trois fois rien, ils vous font quinze heures par jour sans pause, mangeant pain et fromage sans s'arrêter de courir, ils approvisionnent la population et entretiennent le paysage, ne les laissez pas désertier vos montagnes ou elles n'auront plus d'âme. Aujourd'hui, pour tuer l'agriculture, on la transforme en*

chiffres, on additionne, on soustrait, ça devient rouge, on pense que c'est mieux de l'euthanasier à petit feu. On peut s'échauffer à l'infini, quand j'avais fini, Lapis-lazuli prenait le relais avec un bilan catastrophique du fourvoiement de la politique de croissance des peuples survoltés. »

L'homme reste rivé à sa terre, au rythme des bêtes, des mots : *« Et quand est-ce que tu écris tes livres, me demanda-t-elle. Ah ben oui, pour écrire, vaut mieux une femme qui te fait la gueule qu'une partenaire sans arrêt par-dessus ton épaule, à te demander ce que t'es en train d'écrire ! Je me sentais obligé de parler d'elle, elle venait tout près pour lire, ses cheveux, son parfum naturel, crépuscule ténu, comme c'est l'extase, je te montre, mais j'écrivais plus une ligne, elle étouffait les petits têtards de l'inspiration qui cherchaient l'oxygène à la surface des mots, c'est jamais bien d'être trop content quand on écrit... »*

« A chaque fois que je cherche le chemin des mots, je marche sur les gravillons du style : viens ici ! Fous le camp ! »

Mais... « Le bonheur était dans le pré, pour me consoler, je me dis que j'écrirai mieux tout seul, avec cinq paquets de clopes et trente cafés par jour, plus le boulot de la ferme et les lectures effrénées, j'écrirai mieux, mais je mourrai dans l'année. »

La Nuit de la nouvelle (2016)

C'est le récit d'une lecture publique, « aventure » d'une soirée et d'une nuit dévolue à l'art de raconter et à l'imagination. À la lueur d'une lune perplexe se confrontent entre la scène et le public des mondes totalement hétérogènes. Ainsi, un jour d'été, un écrivain paysan du Jura bernois quitte sa montagne à l'occasion d'une manifestation littéraire dans une station de villégiature des Alpes valaisannes. Il arrive avec sa barbe foisonnante et son regard caustique.

« Bien pour moi, pour moi tout se passe bien. Lolvé me motive, toute admirative. Elle est intelligente, j'ai peur qu'elle réalise que je suis un crétin mauvais écrivain, je dois tout écrire au moins quinze fois pour que ça passe la rampe du digestible, de relisible. Une gentille dame me disait : j'adore vos romans, ils sont courts, je peux les lire d'une traite ! Je devrais lui dire oui mais ça me prend autant de temps qu'un pavé de sept cent cinquante pages. J'en jette sept cents et j'en garde cinquante, ouais mais bon, elle te lit, sois content, faudra attendre mes œuvres complètes pour avoir sept cent cinquante pages. Ça c'est les grands romanciers, je les admire, ils ont du souffle, de la mémoire, cent cinquante personnages, tous des noms, des adresses, ils viennent, ils sortent, il ou elle, grande-romancière, grand-romancier, se souviennent où leurs personnages habitent. »

L'écrivain-paysan pose un regard amusé sur ce milieu du livre : *« Les acteurs de la Nuit de la nouvelle son éphémères, comme les revenants ils craignent la lumière du jour, moi paysan j'ai pas peur d'y mettre les pieds, tout en laissant une parcelle de mon cœur en la nuit de Saint-Maur. »*

Chez lui, chèvres et vaches attendent son retour, sceptiques quant au bien-fondé de l'entreprise : *« Quand on me demande si c'était bien Saint-Maur, je réponds : bof... parce qu'il y avait trop, il y avait l'amour fou et l'amour fou se résume en un bouquin et pas à une phrase pressée d'aller plus loin. Si on avait eu plus de temps je t'aurais volontiers raconté comment ça s'est passé à Saint-Maur, les gens y étaient d'une bonne volonté vacancière si heureux de s'intéresser à autre chose, Blanche se réveillait, Blanche était celle du tout petit matin, deux heures trente et c'était comme une fleur qui s'ouvre... »*

Petite Brume (2017)

Raconte la dernière journée d'un agriculteur dans sa ferme. La vie du paysan bascule : tous ses biens, ses bêtes sont vendus aux enchères : *« On peut dire que je me suis crevé le cul toute ma vie, mais j'ai bossé de bonne humeur, heureux de ce qui m'arrivait, j'ai tout misé sur ma bonne étoile et soudain, d'un coup, le petit train de mon bonheur déraille. Mon malheur est minuscule à l'échelle universelle, faut se pencher avec une loupe pour voir quelque chose, pourtant aujourd'hui il y a foule autour, c'est déjà plus flagrant. »*

« Comment ça a pu se passer ? Résumons les trois ans de ma dégringolade, comment le socle solide de la terre de mes aïeux s'est désintégré sous mes pieds, comment j'ai vacillé et me suis abîmé. Frida ma beauté étrange est tombée amoureuse d'un autre, n'importe qui aurait pu s'en douter, moi non, pour moi c'était impensable, pour moi notre amour était immuable, éternel, alors le choc quand elle m'a dit, toujours aussi désirable, là devant moi : « Je te quitte ! », comme dans un film, au théâtre, à la télévision. Ca n'existait pas, elle pouvait pas, nous étions si intimement liés, nous n'avions qu'un cœur pour deux, une seule vision, une seule maison, deux enfants liés à nous si étroitement, une famille, un

domaine agricole, des responsabilités, une situation, et tout d'un coup, elle s'en contrefoutait, elle était nouvellement amoureuse... »

On passe en revue chacun des objets mis en vente, puis les génisses, et bien sûr Petite Brume...
« *« Ce sont les dernières secondes, profite de ton énergie, de ta jeunesse pas complètement finie, on va faire un petit tour ! » et on n'a pas attendu qu'il dise non pour nous mettre en marche...*

Avec Petite Brume, on vise la sortie, elle est à moitié bouchée par le fiston qui revient avec la broche perforante et un couteau bien aiguisé, nous le bousculons et aussi deux curieux, plus loin. Je me cramponne au licol de Petite Brume, petit trot, grand trot, accélération, nous sautons par-dessus une clôture, cap sur la forêt de toutes les libertés.

Sur la route en contrebas, la colonne de voitures illuminées est ralentie par les tracteurs à bétailière. Le camion des Appenzellois est déjà loin devant, peut-être apprendront-ils plus tard que l'ancien propriétaire des vaches et des génisses qu'ils ont achetées dans le Jura s'est tiré une balle le soir de la vente, dans le petit bois au-dessus de la ferme, et que son cheval est finalement chez la Mackinder, Vivienne « Machine-de-guerre ».

A côté d'elle, Petite Brume à l'air d'un poney. »